SESSION 2024
Polynésie

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
A1 FRANÇAIS ÉCRIT

Série : STAV

Durée : 180 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Aucun**

Le sujet comporte 6 pages.

I - QUESTIONS DE COMPRÉHENSION …… 8 points

II - ARGUMENTATION : au choix du candidat, essai ou écriture d'invention ……..8 points

III - EXPRESSION ÉCRITE …….. 4 points

SUJET

Le sujet comporte trois textes et des questions.

TEXTE 1 : François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848

TEXTE 2 : Delphine de VIGAN, *Rien ne s'oppose à la nuit,* 2011

TEXTE 3 : Florian ZELLER, *Le Fils*, scène 2, 2018

TEXTE 1

Principale œuvre de François-René de Chateaubriand, les Mémoires d'outre-tombe sont divisées en quatre parties distinctes : dans la première l'auteur revient sur son enfance au château de Combourg avec sa sœur Lucile.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée[1] ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine[2] blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangions quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait, en passant : « De quoi parliez-vous ? ». Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions, en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles.

François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe,* 1848

1. « siamoise flambée » : étoffe de soie
2. « ratine » : tissu de laine épais

TEXTE 2

Dans cet extrait de récit autobiographique, l'auteure s'attarde sur le frère aîné de sa mère, Barthélémy, que son père, Georges, ne comprend plus.

Les cheveux de Barthélémy avaient poussé d'un seul coup, comme sous l'effet d'un philtre[1] ou en une seule nuit, ils tombaient en masse devant ses yeux, se répartissaient en boucles épaisses, surmontées de deux épis que l'adolescent laissait poindre ou s'épancher, indisciplinables. Georges avait vu rouge. Les cheveux de Barthélémy incarnaient à eux seuls la quintessence[2] de l'*âge bête*. D'ailleurs, Barthélémy pensait bêtement, s'habillait bêtement, se déplaçait bêtement. Georges, songeait-il, s'était montré tolérant avec ses enfants, leur avait offert une éducation libérale, respectait autant que possible leur personnalité, leurs opinions, mais là, non, il ne fallait pas pousser le bouchon. Il y avait des limites. Dans la vie, la première impression vous situait de manière définitive. Se présenter où que ce fût avec des cheveux longs, qui plus est d'une propreté douteuse, équivalait à un suicide social. Une démission programmée, un auto-sabordage. Georges ne supportait pas les cheveux de Barthélémy, ni cette façon que son fils avait maintenant de le contredire en public, ses manières de prince, ses invitations dans les rallyes[2], ses succès auprès de la gent féminine gloussante et caquetante, ses amis au regard vide qui se prétendaient épris de la littérature. Barthélémy ne jouait plus au tennis (longtemps Georges avait espéré que son fils se classerait au niveau national), fréquentait des gens plus âgés que lui, se donnait des manières d'artiste. Depuis qu'il avait les cheveux longs, chaque fois que Barthélémy entrait dans une pièce ou dans son champ de vision, Georges soulignait son arrivée d'une remarque acide ou d'un soupir affligé. Barthélémy se donnait un genre, il en fallait un quand on n'avait rien à offrir en termes de contenu, un genre, oui, pour ne pas dire un emballage, et Dieu sait si Georges s'y connaissait en matière d'esbroufe et de boîtes vides, lui qui travaillait depuis plusieurs années dans la publicité. Georges était à l'affût, s'emparait d'un détail, d'un silence, d'une hésitation, sautait sur la moindre occasion, s'embarquait dans l'un de ces monologues acerbes qu'il peaufinait à mesure que le temps passait et achevait toujours par cette conclusion consternée adressée à Liane :

– Que veux-tu, ma chérie, c'est l'âââââge bêêêêête.

Delphine de VIGAN, *Rien ne s'oppose à la nuit,* 2011

1. « philtre » : produit magique

2. « la quintessence » : la nature profonde, essentielle de quelque chose

3. « rallyes » : réunions dansantes organisées par les familles aisées afin de favoriser les rencontres entre leurs enfants

TEXTE 3

Pierre et Anne, les parents de Nicolas, sont séparés. Nicolas vit chez sa mère.

PIERRE. – Tu as des problèmes ? *(Nicolas soupire.)* Quoi ? Pourquoi tu soupires ?

NICOLAS. – Pour rien.

PIERRE. – Nicolas, je ne peux pas t'aider si tu ne me dis rien. Et arrête de te ronger les ongles comme ça ! *(Un temps.)* J'ai parlé avec ta mère. Elle m'a dit que tu ne dors pas la nuit. Que tu tournes en rond dans ta chambre… Que tu… Qu'est-ce que tu fabriques ?

NICOLAS. – Rien.

Un temps.

PIERRE. – Et le lycée… Je veux dire… Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu veux redoubler ? C'est ça, ton projet ?

NICOLAS. – Si tu savais comme je m'en fous.

PIERRE. – De quoi ?

NICOLAS. – De tout.

PIERRE. – Formidable ! Très bon état d'esprit… *(Un temps.)* Tu faisais quoi ? Pendant toutes ces journées… Tu traînais où ?

NICOLAS. – Je marchais.

PIERRE. – Tu marchais ?

NICOLAS. – Oui.

PIERRE. – Seul ?

NICOLAS. – Oui.

PIERRE. – Tu marchais seul dans la rue ?

NICOLAS. – Ou au parc.

PIERRE. – Qu'est-ce que ça veut dire ? *(Nicolas hausse les épaules.)* Enfin, Nicolas ! Tu as conscience de la situation ? Tu crois sincèrement qu'on va accepter ça ? Parce que tu as besoin de te dégourdir les jambes ? Ça ne veut strictement rien dire ! Tu t'en rends compte ? L'année de ton bac, en plus... *(Un temps.)* Et tu n'as pas pensé que ton école allait finir par nous prévenir ?

NICOLAS. – Je n'allais pas bien. La seule chose qui me détendait, c'était de marcher.

PIERRE. – Pourquoi tu n'allais pas bien ? *(Il ne répond pas).* Tu n'allais pas bien, admettons ! Mais ce n'est pas une raison pour décrocher comme ça… Il faut se battre dans la vie !

NICOLAS. – Je n'ai plus envie de me battre.

PIERRE. – Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ? *(Un temps.)* Nicolas… Parle-moi. *(Un temps. Nicolas recommence à se ronger les ongles.)* Je ne comprends pas. Il y a encore quelques années, tu avais toujours ce grand sourire. Et puis soudain … Qu'est-ce qui s'est passé avec toi ? *(Un temps.)* Ta mère est à bout de forces, tu sais. Elle me dit que tu lui fais vivre un enfer. Que tu ne te comportes pas bien avec elle. C'est vrai ? *(Un temps.)* Elle veut te mettre en pension. Tu es au courant ? C'est ça que tu veux ?

NICOLAS. – Non.

PIERRE. – Alors ? *(Nicolas hausse les épaules. Néanmoins on a senti que l'évocation de la pension le déstabilisait.)* Tu dois réagir, Nicolas. Tu ne peux pas te laisser aller comme ça…

NICOLAS. – Je n'y arriverai pas.

PIERRE. – Pourquoi tu dis ça ? *(Un temps. Plus doux.)* Il s'est passé quelque chose au lycée ? Je veux dire…

NICOLAS. – Non.

PIERRE. – Ou en dehors du lycée… On peut se parler, tu sais.

NICOLAS. – Ce n'est pas ça. C'est…

PIERRE. – Oui ?

NICOLAS. – Je ne sais pas comment le dire.

PIERRE. – Dis-le avec tes mots.

NICOLAS. *(sincère)* – C'est la vie qui me pèse.

Un temps court. Pierre semble touché par cette confidence inattendue.

Florian ZELLER, *Le Fils*, scène 2, 2018

I - QUESTIONS DE COMPRÉHENSION (8 points)

Cette partie appelle des réponses précises et rédigées.

1. Textes 1 et 2 (5 points)

Vous comparerez les textes 1 (Chateaubriand) et 2 (Delphine de Vigan) : quels portraits de pères ces deux textes proposent-ils ?

Vous mettrez en évidence les points communs et les différences, en vous appuyant sur des éléments précis.

2. Texte 3 (3 points)

Comment cette scène révèle-t-elle les difficultés de communication entre le père et le fils ?

Vous répondrez à la question en vous appuyant notamment sur les didascalies et la progression du dialogue.

II - ARGUMENTATION (8 points)

Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants :

Essai

Les écrivains et les artistes évoquent souvent les relations familiales dans leurs œuvres. Cela présente-t-il toujours un intérêt pour le lecteur et le spectateur ?

Vous répondrez à cette question dans un développement structuré et argumenté de deux pages minimum en vous appuyant obligatoirement sur le corpus, les œuvres étudiées en classe ainsi que sur votre expérience de lecteur et de spectateur.

Ou

Écriture d'invention

Profondément blessé par les critiques incessantes de son père, Barthélémy lui écrit une lettre dans laquelle il lui reproche son mépris et revendique la liberté de ses choix.

Vous rédigerez cette lettre argumentée de deux pages environ en utilisant le(s) registre(s) adapté(s) à la situation et aux propos.

III. EXPRESSION ÉCRITE (4 points)

Sur l'ensemble de la copie